

Jeffrey Burns
Science Made Clear
Jeffrey Burns
La science faite chair

Blair Brennan

Volume 33, numéro 1-2, 2008

Medical Tabulae: Visual Arts and Medical Representation
Tabulae médicale : arts visuels et représentation médicale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1069552ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1069552ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

UAAC-AAUC (University Art Association of Canada | Association d'art des universités du Canada)

ISSN

0315-9906 (imprimé)

1918-4778 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brennan, B. (2008). Jeffrey Burns: Science Made Clear / Jeffrey Burns : la science faite chair. *RACAR : Revue d'art canadienne / Canadian Art Review*, 33(1-2), 106–111. <https://doi.org/10.7202/1069552ar>



Cultivar No. 1, 2006. Gouache and ink on paper, 31 x 23 cm.
Cultivar No. 1, 2006. Gouache et encre sur papier, 31 x 23 cm.

Jeffrey Burns Science Made Clear / La science faite chair

There is a commonly held, though ill-founded assumption that art and science are antithetical. Inspiration and creativity are occasionally recognized as essential components of the most innovative scientific research but few seem willing to acknowledge the research-like rigour and observational discipline that backs up many visual artists' work. Like scientists, artists systematically research, test, discover, and communicate their findings to others. Jean Cocteau's pronouncement that "art is science made clear"¹ is not a difficult concept; however, to fully appreciate the work of Ottawa artist Jeffrey Burns, we must accept this not as poetic metaphor but as the literal description of a vital artistic practice.

Burns's art has always been informed and invigorated by investigation of the natural world. His early paintings were dense landscape-derived works that revealed human impact on the environment. In most of these works, lush vegetation overgrows human-made objects or structures of indeterminate size. This intentionally ambiguous depiction of scale invites a macrocosm/microcosm interpretation. Natural objects could be gigantic root or plant forms in an expansive vista. Alternately, the same work could depict a composting mixture of moss, lichen, other natural debris, or a microscopic world of molecules and cells.

In 2002 Burns was diagnosed with young-onset Parkinson's disease. It is tempting to use this diagnosis to divide Burns's art into two bodies of work. In post-diagnosis works, one might argue that the fecund and overgrown landscape has become the interior of the body: the ravages of disease, to some extent, replacing environmental devastation as subject matter. This interpretation is useful only if it does not preclude an understanding of his art as a continuous and evolving body of work.

As one might expect of a maturing art practice, later works reveal a more judicious selection of source imagery combined with an increasingly intuitive approach to the abstraction and juxtaposition of these forms. In recent works, like those represented here, we also see further refinement of Burns's macrocosm/microcosm effect. Creeping vines, germinating seeds, or complex root structures readily become ganglia, neurons, dendrites, and axons, the artist's interpretation of a synapse, or some other aspect of brain chemistry. "Seeing what dopamine neurons and stem cells look like, feeds my aesthetic senses and spirit,"² Burns states. Clearly his art is his "microscope"—a way of examining how cells function in their bodily environment and, as with earlier work, a mechanism for understanding humans in relation to their ecosystem.

Burns's work is a fascinating personal response to illness. However, his use of imagery based on natural forms and his "universe in a grain of sand" approach encourages broader interpretation. Some evidence suggests that exposure to environmental toxins may play a part in Parkinson's and other neurological diseases.³ We may choose to believe that skin and cell walls are adequate fortification from supposedly benign chemicals, liquids, and gases. Burns consistently paints a permeable boundary between organism and environment, a dire reminder of the body's vulnerability and of our connection to the natural environment.

BLAIR BRENNAN

Notes

- 1 Jean Cocteau, "Le Coq et l'Arlequin" (1918), repr. in *Oeuvres complètes*, Tome 9 (Lausanne, 1950).
- 2 Jeffrey Burns, quoted in a media release during his appointment as artist-in-residence in Medical Humanities, Faculty of Medicine, Dalhousie University, Halifax, Nova Scotia, 19 March 2004.
- 3 Jeffrey Burns, media release, and in conversation with the author.

Born in 1964 in Kitchener-Waterloo, Ontario, Jeffrey Burns received an Honours Bachelor of Arts degree in Fine Arts from the University of Waterloo and a Master of Fine Arts from the University of Alberta. Burns also studied at the graduate level at the Gerrit Rietveld Academie in Amsterdam. He now lives and works in Ottawa.

*Burns has exhibited his work at galleries in many parts of Canada, and is represented in both public and private collections. His solo exhibition *Terrene* travelled to six public galleries across Canada in 2003 and 2004. Academic appointments have included teaching studio art courses in the Department of Art and Design at the University of Alberta, and, for ten years, as a faculty member in the Department of Fine Arts at Mount Allison University in New Brunswick.*

*Burns has received many awards and grants, including two Elizabeth Greenshields Foundation Grants, and creation grants from the Canada Council for the Arts and the New Brunswick Arts Board. He has engaged in a Pouch Cove Foundation Residency, Newfoundland, and, in 2004, he was Artist-in-Residence in the Medical Humanities Program at Dalhousie University in Halifax. He was the subject of a feature in *The New Quarterly* in 2006. In the fall of 2007, Burns participated as a speaker and panelist at the *Art & Science Symposium* presented by the Edmonton Cultural Capital Program.*



Cultivar No. 2, 2006. Gouache and ink on paper, 31 x 23 cm.
Cultivar No. 2, 2006. Gouache et encre sur papier, 31 x 23 cm.

Il existe une notion répandue bien qu'inexacte qui suggère que l'art et la science sont diamétralement opposés. L'inspiration et la créativité sont parfois reconnues comme parties intégrantes de la recherche scientifique la plus innovatrice mais peu semblent prêts à accepter que la même rigueur et la même discipline dans l'observation des phénomènes puissent qualifier le travail de nombreux artistes. Comme les scientifiques, les artistes font de la recherche systématique, mettent leurs découvertes à l'épreuve et communiquent leurs résultats aux autres. L'assertion de Jean Cocteau « l'art c'est la science faite chair ¹ » n'est pas un concept difficile ; toutefois, afin de pouvoir apprécier l'œuvre de l'artiste d'Ottawa Jeffrey Burns, nous devons l'accepter non pas en tant que métaphore poétique mais en tant que description littérale d'une pratique artistique à dimension vitale.

Les œuvres de Burns ont toujours été informées et animées par sa découverte du monde naturel. Ses premières peintures étaient des œuvres denses, inspirées de paysages reflétant l'impact de l'être humain sur l'environnement. Dans la plupart de ces œuvres, une végétation luxuriante envahit des objets faits de main d'homme ou des structures de taille indéterminée. Cette manipulation intentionnellement ambiguë de l'échelle où se télescopent les niveaux macroscopique et microscopique mérite qu'on y porte attention. Les objets naturels peuvent se traduire en formes de racines gigantesques ou de plantes dispersées dans de vastes étendues. La même œuvre peut représenter en alternance un agrégat de mousse, de lichen et d'autres débris naturels et un monde microscopique constitué de molécules et de cellules.

En 2002, Burns apprit qu'il était atteint d'une forme précoce de la maladie de Parkinson. Il est tentant de se servir de ce diagnostic pour diviser l'œuvre de l'artiste en deux corpus distincts. Dans les œuvres exécutées après le diagnostic, on peut en effet avancer l'hypothèse que la nature féconde et envahissante a maintenant gagné l'intérieur du corps : les ravages de la maladie remplacent d'une certaine manière la destruction environnementale comme sujet. Cependant, cette interprétation n'est valable que dans la mesure où elle n'empêche pas la compréhension de l'œuvre de Burns comme un processus global en perpétuelle évolution.

Comme on pouvait s'y attendre, les œuvres récentes révèlent un choix plus judicieux d'images ainsi qu'une approche de plus en plus sensible à l'abstraction et à la juxtaposition des formes. Plus récemment, comme c'est le cas pour les œuvres représentées ici, nous sommes témoins du raffinement de l'effet macroscopique/microscopique recherché par Burns. Des vignes grimpanes, des graines qui germent, ou des structures com-

plexes de racines deviennent facilement des ganglions, des neurones, des dendrites et des axones, c'est-à-dire l'interprétation par l'artiste d'une synapse ou d'un autre aspect du fonctionnement du cerveau. Burns soutient que l'apparence des neurones dopaminergiques et des cellules souches nourrissent son esprit et son projet esthétique². Son art est de toute évidence le « microscope » à travers lequel il examine le fonctionnement des cellules dans leur environnement corporel et, comme dans ses premières œuvres, un mécanisme pour comprendre les êtres humains en relation avec leur écosystème.

L'œuvre de Burns constitue donc une réaction personnelle fascinante face à la maladie. Toutefois, l'utilisation d'une imagerie inspirée des formes naturelles et une approche attentive de l'univers que peut contenir un grain de sable encouragent une interprétation plus libre de sa production. Certains signes suggèrent que le contact avec les toxines environnementales pourrait jouer un rôle dans le développement de la maladie de Parkinson et d'autres maladies neurologiques³. Nous pouvons choisir de croire que la peau et l'enveloppe des cellules nous protègent adéquatement contre les matières chimiques, les liquides et les gaz prétendument sans danger. Burns continue de peindre la limite perméable entre l'organisme et l'environnement, un rappel abrupt de la vulnérabilité du corps et de notre dépendance face à l'environnement naturel.

BLAIR BRENNAN

Notes

- ¹ Jean Cocteau, « Le Coq et l'Arlequin » (1918), repr. dans *Œuvres complètes*, Tome 9, Lausanne, 1950.
- ² Jeffrey Burns, cité dans un communiqué de presse lors de sa nomination d'artiste-en-résidence au Medical Humanities, Faculty of Medicine, Dalhousie University, Halifax, Nouvelle-Écosse, 19 mars 2004.
- ³ Jeffrey Burns, conférence de presse, et en conversation avec l'auteur.

Né en 1964 à Kitchener-Waterloo en Ontario, Jeffrey Burns est titulaire d'un baccalauréat (Honneur) en Beaux-arts de l'University of Waterloo et une maîtrise en Beaux-arts (MFA) de l'University of Alberta. Burns a aussi poursuivi des études supérieures à la Gerrit Rietveld Academie à Amsterdam. Il vit présentement à Ottawa.



Cultivar No. 3, 2006. Gouache and ink on paper, 31 x 23 cm.
Cultivar No. 3, 2006. Gouache et encre sur papier, 31 x 23 cm.

Les œuvres de Burns ont été exposées dans des galeries à travers le Canada et font partie de collections publiques et privées. Son exposition solo Terrene a été présentée dans six galeries publiques à travers le Canada en 2003 et 2004.

Il a enseigné des cours d'arts visuels au Department of Art and Design à l'University of Alberta et il été membre du Department of Fine Arts à Mount Allison University au Nouveau-Brunswick pendant dix ans.

Burns a reçu de nombreux prix et bourses dont deux Elizabeth Greenshields Foundation Grants et des bourses de création du Conseil canadien des Arts et du New Brunswick Arts Board. Il a participé à la Pouch Cove Foundation Residency à Terre-Neuve et en 2004, il a été artiste-en-résidence au Medical Humanities Program à Dalhousie University à Halifax. Il a fait l'objet d'un article dans The New Quarterly en 2006. À l'automne 2007, Burns a été conférencier invité au Art & Science Symposium tenu par l'Edmonton Cultural Capital Program.